

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Ne pouvant marcher, elle se traîna sur la route, pantelante et brisée.

Durant la nuit suivante, elle reçut dans ses bras une créature ayant à peine le souffle, et poussant des vagissements si faibles que le cœur d'une mère pouvait seul les entendre. Une fille ! c'était une fille, cette fois. Raski, à cette nouvelle, proféra un juron épouvantable. Les filles étaient mal venues dans les tribus de romanichels ; les garçons rendaient bien plus de services.

Chose bizarre, la déception et la colère de Raski causèrent une sorte de joie à Mathia. Cette fille, le maître, le dur compagnon de sa vie ne l'aimerait pas. Il la lui abandonnerait sans regret. Pour la première fois, elle aurait un enfant tout à elle. Certes, elle était bien chétive, et Mathia se demandait si Néra pourrait vivre. Les travaux pénibles dont rien ne l'avait exemptée, les sévices subis avaient contribué, jour par jour et heure par heure, à rendre plus débile la petite créature. Moreno lui mit au front un baiser distrait, affirma qu'elle était noire, laide, et que jamais il ne l'aimerait. La bohémienne n'essaya d'incliner vers la tendresse ni le cœur de son mari ni celui de son fils. Son amour suffirait bien à Néra sans que d'autres y ajoutassent une tendresse équivoque. Elle lui prodigua sa vie, son lait, et Néra vécut, réchauffée à cette flamme de tendresse. Mais elle resta si délicate qu'on pouvait sans fin trembler pour elle. Deux années se passèrent, durant lesquelles la bohémienne garda l'espoir de la faire vivre. Au bout de ce temps, la maladie se déclara, maladie qui fit du chemin soudainement, grandissant sans relâche. On eût dit que l'enfant se cramponnait à la vie.

A force de se sentir aimée, elle se trouvait pénétrée, ranimée par ces effluves de tendresse. La mère et l'enfant se comprenaient. Mathia parlait peu, et Néra lui répondait, d'une voix presque éteinte, des mots sans suite auxquels la mère trouvait un sens plein d'amour. Néra n'était heureuse que dans les bras de Mathia. Celle-ci tantôt la portait sur le dos, tantôt la gardait couchée sur sa poitrine.

Elle lui prodiguait son lait, son sang, son âme ; Néra ne mourrait pas ! c'était tout ! Dans les villes qu'elle traversait, Mathia employait le peu d'argent tenu en réserve pour obtenir d'un médecin une consultation. L'un après l'autre, chacun de ceux qu'elle interrogea hocha la tête. On pouvait tenter quelque chose, mais on n'était point certain de réussir. Après les docteurs, elle s'adressa aux empiriques, aux vieilles de la tribu, réputées pour leur habileté à composer les breuvages et les philtres.

Les vieilles femmes prirent une figure plus sinistre encore que celles des médecins, et Mathia lut un arrêt dans leurs yeux.

Néra était condamnée.

Néra mourrait. Mathia perdrait son trésor unique, le seul bien qui la rattachât à l'existence. Souvent elle essayait de douter. Mais le moyen, quand les yeux de l'enfant se cernaient davantage, que la voix sifflait dans sa poitrine étroite, que ses membres perdaient toute vigueur.

La bohémienne devint farouche, repoussa Moreno et prit Raski en haine.

L'infortunée se trouvait dans ces dispositions d'esprit quand la petite troupe s'arrêta pour se reposer au milieu de la clairière où quelques jours auparavant campaient encore des bûcherons et des charbonniers.

Le souper cuisait. A un appel de Voïna, les hommes se levèrent avec nonchalance, les enfants répondirent par des cris d'aigle, Mathia prit une tasse de bois et alla chercher la portion qu'elle devait manger sous le hangar, à côté de Néra qui avala quelques gouttes de bouillon.

Les deux ours dodelinaient leur grave tête d'un mouvement plus vif, poussant des grognements remplis de convoitise, et paraissant se demander pourquoi leur tour ne venait pas de recevoir la portion qu'on leur réservait d'ordinaire.

Moreno s'était constitué leur gardien. Dès qu'il eut mangé sa part du jambon et de la poule, il prit des débris du souper et les leur porta. Tandis qu'ils mangeaient, il passa sa main brune et fine sur leur tête, et leur parlait d'un ton de commandement mêlé de douceur. Les bêtes lui répondaient à leur manière ; car chacune d'elles, après avoir terminé son repas, agita lourdement la patte pour remercier Moreno.

Les hommes allumèrent leur pipe, Voïna se roula dans une cou-

verture pour se défendre contre le froid de la nuit ; les enfants se blottirent sous un amas de feuilles sèches ; mais Mathia demeura agenouillée près de l'enfant malade, à laquelle elle adressait, en pleurant des paroles de supplication et de tendresse. Elle savourait avec une joie amère les heures qu'il lui était permis de passer près de sa Néra bien-aimée. Le vent d'hiver siffla aux quatre coins du ciel ; la rafale souffla rapide, sourde, glaciale, cassant les branches, inclinant les troncs ; les bruits formidables de la forêt passèrent au-dessus des tziganes endormis. Mathia ne les entendait pas, elle berçait son enfant sur son sein.

II

LOUP-CERVIER

Pif ! paf ! deux coups de fusil dans le bois.

C'est un braconnier : le propriétaire du domaine, M. Vilhardouin, ne permet à personne de chasser sur ses terres ; il ne connaît point ses voisins et mène une vie trop errante pour compter de nombreux amis. L'intendant s'occupe juste assez des biens de son maître pour faire exécuter des coupes de bois régulières, sur lesquelles il ne manque jamais de se faire attribuer une grosse part. Hercule Bourdin est de la pure race des intendants passés, présents et futurs, qui considèrent les biens dont la gestion leur est confiée comme un moyen d'échafauder rapidement leur fortune, sans se préoccuper du bénéfice ou de la perte que peut trouver le propriétaire. Bourdin aime les baux à courte échéance ramenant à leur expiration le pot-de-vin traditionnel

Il dime, rogne, gratte, triche, trompe, et amasse.

Afin de n'avoir pas à s'occuper trop de la forêt de M. Vilhardouin, il s'est contenté de signifier au garde qu'il eût à se montrer sévère à l'égard des braconniers, et d'interdire le fagotage.

Jean Tournil peut seul tirer à poil et à plume dans le domaine, afin d'expédier régulièrement des bourriches de gibier aux personnes dont la liste lui est remise. Mais le coup de fusil qu'on vient d'entendre n'est pas celui du garde-chasse.

Il s'agit d'un braconnier, et ce braconnier ne peut être autre que Cervier, fils de Madeleine Cervier, la pauvre âme ! qui use ses genoux sur les dalles des églises, afin d'obtenir de Dieu la conversion de son fils.

Mais Cervier, le mauvais garçon, qui passe autant de mois à l'ombre qu'en plein air, ne se convertira pas plus que Satan.

Il y a huit jours qu'il est revenu de Meaux, après l'expiration d'une peine arrivée au maximum par suite de ces récidives, et son premier soin, en sortant de prison, a été d'acheter, avec l'argent de sa mère, de la poudre et des balles.

Son père était pourtant un brave homme, rude travailleur, carrier de son état, maniant le pic et le marteau sans se lasser ; soulevant des fardeaux avec une robuste aisance, apportant à sa femme le gain de ses mois, et ayant élevé son fils Mathieu dans le respect de Dieu, de la morale et de la justice.

Mais rien n'y fait. Durant son enfance, Mathieu, au lieu de se rendre à l'école, faisait l'école buissonnière ; plus tard, il vagabonda d'une façon plus dangereuse, maraudant sans scrupule, et ne parvenant point à établir dans son esprit la différence existant entre le bien d'autrui et le sien propre.

Les gardes champêtres et les gendarmes le ménagèrent longtemps par égard pour les siens ; mais leur mansuétude aurait fini par devenir coupable, et ils allaient se voir forcés de sévir, quand Mathieu dut prendre le sac du soldat. Il eut la chance de partir en Afrique.

Les courses, les razzias lui convenaient ; détestant la discipline, il adorait les aventures. On le notait mal, on le punissait souvent, et cependant il arriva au bout de ses sept années de service sans passer devant un conseil de guerre.

Seulement, quand il reparut au pays, Mathieu était un véritable lascar.

Les vices de l'homme succédaient aux vices de l'adolescent.

L'ivresse de l'absinthe le rendait souvent terrible.

Son père était mort, et il restait seul avec une mère qui l'adorait, comme on fait de son fils unique, en dépit de ses fautes et de ses entraînements.

Des économies réunies par le père Cervier, le plus clair était une maison entourée d'un jardin assez vaste, conquis pied à pied sur les broussailles et les mauvaises herbes. Il avait fini par en faire un coin fertile, à force de soins et de travail ; quant à l'argent, chaque mois, le soldat avait trouvé le moyen de s'en faire attribuer une part, sous prétexte de solder une dette. Le vieux Cervier, tout en tempêtant cédait aux exigences de son fils, et les mandats épuisèrent la réserve. Le rude carrier ne connut point les angoisses d'une longue maladie. Lors d'un éboulement, il se trouva écrasé, avec deux camarades, sous un amas de terre et de pierres, et on rapporta son corps broyé à Madeleine.